

Georges-André QUINIOU

Le Paradise

Roman



Alexandrie Online

Ce texte est hébergé sur le site d'Alexandrie à l'adresse <http://www.alexandrie.org>

Toute reproduction ou diffusion est interdite sans l'accord de son auteur

Date de publication : 27-01-2009

La loi du 11mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservés l'usage privé du copiste et non destinés à une utilisation collective et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est illicite (alinéa 1er de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Extrait

CHAPITRE UN

Le premier jour du printemps

Le jour où ces travaux ont vraiment commencé, je peux vous l'indiquer sans aucun risque d'erreur: c'était un mardi. J'ajouterai, pour plus de précision, le mardi 20 mars. Ce n'est pas que je sois doté d'une mémoire particulière des faits et dates - obsessionnelle seraient trop heureux de dire certains - pour m'en souvenir de cette façon. Non; simplement j'avais choisi ce jour-là, après consultation du calendrier des Postes, parce que c'était le début du printemps et que cela me semblait mieux convenir en raison de considérations strictement techniques. En effet, en me lançant dès le tout début de cette période de l'année - sans ignorer, bien sûr, que cette date officielle ne correspondrait pas en réalité nécessairement à un changement spectaculaire des conditions météorologiques - je pouvais compter avec certitude sur une amélioration progressive du temps (davantage de soleil, moins de pluie, des températures plus clémentes) et cela sur une durée suffisamment longue. On irait de toute façon vers les beaux jours et c'était ce qu'il me fallait, du moins des jours meilleurs que si j'avais commencé en hiver ou même l'été. Car je ne me faisais pas d'illusions, je ne suis pas fou: j'aurais besoin de beaucoup de temps, c'était un travail de longue haleine. Même en m'y prenant au plus tôt, et si tout se déroulait normalement, je n'en viendrais pas à bout avant la fin de la belle saison. C'est pourquoi j'avais choisi cette date-là, le premier jour du printemps, et avais scrupuleusement consulté le calendrier pour être certain de ne pas faire d'erreur, ne pas perdre, faute d'une information fiable, quelques précieuses journées, voire une semaine ou deux, qui sait? La plupart des gens, si vous les interrogez, auraient plutôt tendance à situer le début du printemps vers avril; mais cette imprécision, pour eux, ne tire pas à conséquence. En ce qui me concerne, je ne pouvais pas me permettre cela, dès le départ, à cause d'une approximation aussi facile à éviter. Voilà donc pourquoi j'avais arrêté cette date-là, et l'avais soigneusement vérifiée, au risque de paraître exagérément tâillon ou conditionné par je ne sais quelles considérations symboliques qui n'ont pourtant rien à voir ici, je peux l'assurer: mardi 20 mars, premier jour du printemps; c'est ce jour-là qu'il fallait commencer. Tout ceci afin d'expliquer pourquoi je peux m'en souvenir avec une telle certitude.

Il avait fallu auparavant, bien sûr, quelques préparatifs, prévoir du matériel, ne serait-ce que pour franchir le premier obstacle de la dalle de béton. Pour la suite, du moins au début, les outils ordinaires dont tout un chacun dispose chez soi auraient à la rigueur suffi; ces outils-là, je les avais comme tout le monde. Mais pour ce qui est de la dalle de béton, force m'avait été de prévoir quelque chose, et d'ailleurs je ne l'ai pas regretté. Ce n'est pas muni

d'un simple marteau et d'un burin qu'on vient à bout d'une dalle pareille. Je m'étais donc procuré chez Castorama, plusieurs jours à l'avance, un de ces petits marteaux-piqueurs électriques - modèle semi-professionnel, dans les sept ou huit kilos - équipé de plusieurs burins au tungstène de formes et de taille différentes afin de faire face à toutes les situations et ne pas me retrouver le bec dans l'eau au cas où la dalle se montrerait plus résistante que prévu, où je rencontrerais de gros cailloux, par exemple, de la roche peut-être; comment savoir sur quoi on allait tomber là-dessous?

Et le jour dit par conséquent, ce mardi 20 mars, je suis descendu à la cave dès l'aurore.

Le premier choix à faire était celui de l'endroit où attaquer; et ce n'était déjà pas si simple contrairement à ce qu'on pourrait croire. Dans un coin, de toute évidence, ce serait le plus discret et me laisserait davantage d'espace disponible. On hésite toujours, lorsqu'il s'agit de faire de gros dégâts, à entreprendre cela en plein milieu de l'endroit où l'on se tient. Mais par ailleurs un coin, outre qu'ils étaient tous les quatre encombrés et que cela nécessiterait pas mal de manutention, un coin ne présente pas le même confort de travail: on y est déjà forcément gêné ne serait-ce que par l'angle des murs, ce qui réduit considérablement le champ d'action si l'on est amené à tourner autour du chantier pour, par exemple, faire levier à l'aide d'une barre à mine et débloquer une pierre trop volumineuse, ou encore pour l'extraction des gravats qui peut nécessiter ultérieurement l'installation d'un dispositif spécial afin de les hisser plus facilement. Après réflexion, j'en suis finalement venu à un compromis, ce qui n'a rien de satisfaisant comme on peut le comprendre: ni en plein milieu de la cave ni dans l'un des coins; mais au milieu et presque au fond; c'est la solution qui me parut la plus raisonnable; je me préservais ainsi suffisamment de place devant pour y entreposer tous les matériaux dont j'aurais besoin, les outils, y stocker provisoirement les gravats et, tout autour du trou - puisque c'est bien d'un trou qu'il s'agit - l'accès resterait disponible pour y travailler à mon aise, et j'allais avoir à y travailler! Ce fut donc décidé ainsi: au milieu mais dans le fond.

Ce problème-là réglé, il me sembla avoir fait déjà un grand pas; je m'aperçus que j'y avais consacré presque une heure, à comparer avantages et inconvénients des diverses possibilités. Mais dans ces cas-là, c'est la décision initiale qui est souvent la plus difficile à arrêter, c'est d'elle que tout dépend; ce n'était donc pas du temps perdu, c'est ce que je me suis dit.

La décision suivante était bien plus délicate encore quoique apparemment plus futile; elle concernait la forme du trou. On n'imagine pas tous les choix qu'il faut faire avant de se mettre au travail, avant d'être enfin lancé et débarrassé de tous ces préliminaires pourtant incontournables. La forme de ce trou, j'y avais souvent réfléchi auparavant et croyais bien l'avoir

déterminée. Mais lorsque vous vous trouvez au pied du mur (en l'occurrence "à pied d'oeuvre" serait plus exact puisque mon mur, à moi, s'avérait être un sol, plutôt à l'horizontale), sur le point de taper dans le vif des choses si l'on peut dire, de donner ce premier coup qui sera de toute façon irréversible, tout ce que vous aviez pu échafauder dans l'abstrait devient au dernier moment sujet à caution: et si vous alliez commettre quelque fatale erreur? alors qu'il est encore temps de l'éviter? Il est normal, et même recommandé à ce moment-là - c'est faire preuve de prudence et de la plus élémentaire responsabilité - de tout remettre une dernière fois en question. Même la forme d'un trou.

Car lorsqu'il s'agit de creuser un trou, la première idée qui nous vient spontanément à l'esprit - sauf évidemment s'il ne s'agit que d'un trou banal, à la forme en quelque sorte imposée par sa destination, je ne sais pas: creuser un puits, une tombe... - la première idée qui nous vient à l'esprit c'est de creuser un trou carré. Bon; pourquoi pas si cela convient. Mais pourquoi pas aussi un trou rond? Comme si les trous ronds n'étaient réservés qu'au papier (les trous des feuilles de classeurs), au bois que l'on traverse à la perceuse, au métal. Pourquoi pas un trou rond dans le sol? Là se pose aussitôt le problème de la fonction du trou. Le mien, pour dire les choses rapidement, devait être mettons un passage, une sorte d'entrée. Et dans ce cas effectivement rien ne justifiait qu'il fût carré; imagine-t-on carrées les entrées d'un terrier? Mais les terriers, dira-t-on, sont des trous d'animaux et cela n'a rien à voir; les hommes, eux (homo "faber", justement), creusent avec des outils - la bêche, la pioche - droites, tranchants, métalliques, et du coup leurs trous sont carrés, à la limite rectangulaires; et s'ils dépassent une certaine longueur alors on ne parlera plus de trou mais de tranchée, d'excavation, de fosse; il ne s'agissait pas de cela ici. Donc, en ce qui me concernait, rien ne me portait à faire un trou carré plutôt qu'un trou rond. Rien sinon peut-être ce qu'il faudra bien appeler une sorte de déterminisme culturel qui doit chez nous fonctionner comme une seconde nature, à ce qu'on dit, et nous tenir lieu d'instinct; cet "héritage cartésien" probablement qui me différencie du rat ou bien du blaireau - du moins sur ce point précis de la forme des trous - et m'a poussé presque malgré moi, au dernier moment, à opter pour le quadrilatère malgré tout le débat que je viens ici brièvement d'évoquer. C'était ainsi: je ferais un trou carré et j'entrepris d'en tracer aussitôt les limites sur le ciment grisâtre et souillé de ma cave, à l'aide d'une craie prévue à cet effet: un carré d'un mètre de côté.

Georges-André QUINIOU

Né en 1946 à Paris, Georges-André Quiniou passe la plus grande partie de son enfance en Bretagne, dès que son père, artiste peintre, devient conservateur des musées de Quimper. Il revient à Paris faire ses études supérieures en khâgne. Licencié de Lettres et de Philosophie, il choisit l'Agrégation de Lettres en 1969. Marié et père de deux enfants, il enseigne alors la Littérature pendant 15 ans dans un lycée de Nantes, tout en participant à des travaux de recherche sur la sémiologie de l'image et sur la lecture. Après un an de stage spécialisé sur l'image et le son à l'Ecole Normale Supérieure de Saint-Cloud, il est chargé de la mise en place d'une structure de formation à l'audio-visuel pour les enseignants de l'Académie de Nantes. En 1987 il contribue à la création à Nantes de la première Classe Préparatoire aux Grandes Ecoles de cinéma (FEMIS et E.N.S. Louis Lumière) dans laquelle il assure les cours de réalisation cinématographique et d'analyse filmique. Il y consacra les 19 années suivantes sans cesser parallèlement d'écrire. Il réalise durant cette période de nombreux films documentaires et institutionnels avec ses étudiants, dont un moyen métrage sur la situation politique en Roumanie lors de la chute du régime de Ceausescu qui sera diffusé sur FR3. Professeur honoraire depuis 2006, il se voue désormais totalement à la littérature.

Le Paradise

« Était-il possible que je passe à ce point inaperçu tandis que je marchais dans les rues, moi qui voyais tout le monde normalement et me sentais disposé à tant de sympathie, prêt à répondre à la moindre manifestation d'amabilité ? Était-il possible que les autres n'aient même pas idée que je puisse être l'un des leurs ? » se demande Grégoire. C'est alors qu'il entreprend de creuser un trou dans le sol de sa cave. Ni à ses amis les plus proches, Marianne et Jean-Louis, ni à la jolie Cynthia, l'entraîneuse qu'il a rencontrée dans un bar de nuit, il ne confiera la raison de ce comportement insolite ; et pour cause: la connaît-il

vraiment lui-même ? Dans ce roman étrange et attachant, dont la lucidité désespérée ne se départit jamais d'humour et d'ironie, l'auteur nous fait partager le cheminement intérieur d'un homme à la recherche de sa vérité la plus profonde, celle qu'aucun d'entre nous ne veut connaître, la seule qui vaille la peine qu'on lui sacrifie tout.